

GAUDEMARIS

Notes sur le peintre Henry de Gaudemaris (1853-1908)

C'est à l'instigation de mon grand-père Charles d'Aulan, que je me suis intéressée à la vie et l'oeuvre d'Henry de Gaudemaris, son grand-père maternel. Bien qu'il ne l'ait pas connu, ses fréquents séjours au château de Massillan, dès son enfance, lui ont permis de voir nombre de ses tableaux, dessins et esquisses. En effet, tous les murs de cette maison, de la chapelle au salon exhibaient ses oeuvres ou celles de ses amis de l'école lyonnaise. Dans la salle-à-manger quatre toiles figuraient Massillan à travers les âges: l'époque lacustre (rappelant l'origine marécageuse du lieu), l'époque romaine, celle de Jean de Poitiers (père de la célèbre Diane, propriétaire du pavillon de chasse de Massillan), et enfin l'époque contemporaine. Son atelier était même resté quasi intact jusqu'à la vente récente de la propriété...(1) Le talent de ce peintre amateur, répertorié par Benezit, était à lui seul un motif suffisant pour s'intéresser à son oeuvre et pour la faire connaître.. En effet, la plupart de ses tableaux sont conservés dans des collections privées et dans des églises de la région de Lyon.

Cette étude n'est qu'une première approche esquissée au travers d'archives familiales, en particulier deux liasses de correspondance passive. Elle a pour sujet les débuts de la carrière du peintre.

Un engagement militaire précoce

Issu d'une vieille famille comtadine, Anatole, Henry, Pierre, Théodore de Gaudemaris est né à Paris le 15 mars 1853. Son père, Pierre, Alphonse de Gaudemaris (1829-1895), polytechnicien, officier de cavalerie, promu colonel en 1880, démissionna deux ans plus tard alors qu'il était chef d'Etat major de la 6 Division de la Cavalerie à Lyon. Il se consacra dès lors à la mise en valeur de sa propriété de Massillan à Uchaux, en procédant à la reconstitution du vignoble. Il avait épousé le 25 mars 1852, Marie, Thérèse, Théodore Cramail du Tronchay (1832-1913), d'une famille originaire de Versailles Saint-Germain-en-Laye et Rueil, attachée à la maison du Roi au XVII et XVIIIe siècles.

Henry, leur fils aîné, fut élevé par des précepteurs, avant de suivre les cours du Lycée du Mans (1867-1868), puis de celui d'Alger (1869-1870). A la déclaration de la guerre (19 juillet 1870), il n'est alors âgé que de 17 ans et 4 mois. Contre la volonté de ses parents, il s'engage aux Francs-Tireurs d'Alger dès le mois d'août. Tandis que son père est fait prisonnier à Sedan (31 août) et envoyé en captivité à Stuttgart et à Aix-la-Chapelle, Henry fait ses classes. Caporal le 4 septembre, il est nommé sous-lieutenant au 70e Régiment de Mobiles le 27 novembre, puis devient officier d'ordonnance du général Forgemol de Bosqué, chef d'Etat major au 17e corps d'armée.

Il prend part alors aux batailles de Patay (2 décembre), de Josne (7-9 décembre), de Bel Essart (15 décembre), d'Epuisay (17 décembre), d'Ardenay (9 janvier 1871), du plateau d'Anvours et du Mans (11-12 janvier). «Revenu depuis un mois à peine de notre malheureuse campagne de France, et, rentré sous le toit paternel, dans notre charmante habitation de Mustapha Supérieure, je croyais pouvoir jouir encore de quelques instants de repos, lorsque les nouvelles de l'insurrection toujours grandissante, vinrent brusquement me sortir de mes fonctions d'attaché au bureau politique d'Alger... A cheval et à la grâce de Dieu !», il rejoint la colonne expéditionnaire de l'Oued Sahel à Aumale le 16 mai, deux jours après avoir appris que le général Cérès, commandant de la colonne le voulait pour officier d'ordonnance. «< La colonne Cérès avait quitté Alger le 10 avril 1871... et remporté quelques brillants succès notamment à l'Oued Soufflat où le Bach-Agha Si El Hadj, Ben Mokrani, chef de l'insurrection fut tué». Sa mission se termina avec la prise d'Ischeriden, le 24 juin 1871. (2)

L'installation à Lyon et l'apprentissage de la peinture

Rendu à la vie civile à l'expiration de son engagement pour la durée de la guerre, il se réengage le 13 avril 1872 au 8e Régiment de Chasseurs à cheval à Lyon. Gravement malade, son congé de réforme définitif prend effet le 3 novembre 1872. D'abord employé à la compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée (1872-1875), il est ensuite attaché à la direction de la Compagnie des fonderies et forges de Terre Noire, la Voulte et Bessèges à Lyon du 22 mai 1875 au 1er janvier 1883. Il épouse le 3 février 1876 Philiberte, Antoinette, Louise Faure-Delphin à l'église Saint François à Lyon (3). C'est à cette époque qu'il

commence à travailler la peinture en ayant pour professeurs Jean Scohy (1824-1897) et Michel Dumas (1812-1885).

Il n'est pas le premier de sa famille à s'intéresser à cette discipline. Il raconte en effet, que «son très cher grand-père», Léon Cramail du Tronchay (1804-1885), après l'obtention d'une licence en droit en 1825, «fréquenta pendant plusieurs années l'atelier du peintre Picot. Il dessinait correctement **mais** n'a jamais pratiqué. Amateur, il connaissait tous les musées et s'était lié avec plusieurs **artistes** de talent Flandrin, Bertin, Vianelli, Ercole Gigante **etc.** J'ai conservé de **lui** quelques études peintes sur nature, des paysages» (4). Son entourage familial le pousse à travailler et suit sa progression avec intérêt. Sa décision de suivre les cours de Dumas, ancien élève d'Ingres, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de 1878 à 1885 est particulièrement bien ressentie. Dumas, doté «d'un métier d'une extrême rigueur» y forme <<une sorte de troisième génération d'Ingristes... qui apprennent auprès de lui la solidité véritable du **dessin**>> (5). Or il semble que ce soit le professeur tout **désigné** pour Henry de Gaudemaris qui selon la tradition familiale préférait la peinture au dessin, pour la quelle il était davantage doué. Ecrivant à sa petite-fille, Louise de Gaudemaris, Léon Cramail du Tronchay s'en réjouit car «ton mari a reçu du ciel **ce** qui ne s'acquiert **pas**, cette couleur essentielle dans la peinture,

mais qui n'est rien quand le travail opiniâtre ne vous a pas donné le dessin et la forme. **Je** ne parle pas de ce dessin académique de David qui m'a souvent horripilé. C'était un parti pris, **et** à mon avis, il n'en **faut** jamais. **Enfin**, je désire de tout mon cœur que ton mari s'y donne corps et âme. C'est toujours par la correction du dessin que pèchent les amateurs. **Je suis** heureux qu'il ait confiance dans le directeur du Musée, homme sérieux et de talent **et qui** a suivi l'école **d'Ingres**, ce grand dessinateur» (6). Son père «espère qu'il profitera bien des leçons de M.Dumas **et** que l'année prochaine **il** pourra affronter une exposition avec bien des atouts dans la main» (7). Ces leçons seront malheureusement de courte **durée**, Michel Dumas décédant à Lyon le 26 juin 1885. Sa mère, Marie de Gaudemaris **lui** recommande de poursuivre ses efforts <<Suis les conseils du pauvre Monsieur Dumas, plus scrupuleusement que s'il était vivant et tu arriveras au vrai **talent**>> (8).

Le choix de Dumas semble avoir été le meilleur possible. En effet, ce dernier «dessinait incontestablement beaucoup mieux que la plupart des coloristes en renom». En outre, «formé par de grands maîtres (**Ingres** et Orsel), devenu maître à son tour, c'était par goût, avec un réel bonheur qu'il allait transmettre à ses élèves les leçons qu'il avait reçues». Nommé professeur de peinture **et** directeur de l'Ecole des Beaux-Art en 1879 pour six ans, ce pédagogue né **avait** été confirmé dans cette charge pour six ans encore en 1884 (9).

«L' ami Tollet»

En dehors de sa famille, Tony Tollet (10), jeune artiste lyonnais monté à Paris lui apporte des critiques constructives. Ainsi, après réception d'un cliché du «dénicheur d'aigle», tableau signé et daté de 1884, représentant un jeune-homme perché au sommet d'un rocher et penché sur une cavité à l'aplomb d'un précipice, il lui écrit : <<«Votre dénicheur me semble très bien, le dos et les jambes sont bien dessinés. Votre paysage donne bien le sentiment de l'immensité, du vide. On serait effrayé de monter si haut que cela» (11). Il l'encourage dans sa démarche de se perfectionner en dessin sous la direction d'un bon maître : «Ce qui m'intéresse, c'est de savoir **ce** que vous faites, ce que Monsieur Dumas vous dit et vous donne à copier. Ce doit être un antique assurément. Donnez-moi bien vite tous ces renseignements» et plus tard «Je suis heureux de vous voir prendre de l'intérêt au dessin. Lorsque vous **saurez** bien dessiner vous serez un artiste complet» (12).

La correspondance de Tollet nous apprend qu'à plusieurs reprises il a partagé l'atelier d'Henry de Gaudemaris à Lyon : «En ce moment, je m'occupe à installer mon atelier. Après avoir travaillé si longtemps dans le vôtre j'ai pris **des** goûts **de** luxe et je fais tous mes efforts pour donner **plus** d'aspect au mien»... «J'espère que tu travailles sérieusement maintenant que je t'ai un peu débarrassé. Car mon pauvre ami je t'ai encombré **ton** atelier pendant plus de six mois et **plus**. J'ai dû te **gêner** beaucoup **et** par mes toiles par mes modèles et par les personnes venant voir ma peinture» (13).

L'agrément au Salon de Paris (1886)

La présence de Tony Tollet à Paris **est** précieuse pour son ami qu'il considère «un peu comme son élève». A partir **de** 1885, Henry de Gaudemaris travaille à un grand tableau «Les Saintes Maries conduites par les anges sur les côtes de Provence». Tollet réceptionne son envoi destiné à être présenté au Salon et lui donne son avis, en lui proposant de le montrer **à son** professeur

Cabanel: «L'aspect des deux toiles me paraît satisfaisant, mais quant au détail, il me semble que **tu** aurais pu pousser un peu plus certains morceaux. Par exemple, les mains de ta Marie-Madeleine, la draperie de la sainte **qui** est à côté et la tête de l'ange qui **est** auprès de la négresse (Sainte Sarah). Il faudrait que tu puisses venir passer trois **ou** quatre jours ici avant de l'envoyer au Salon, et en même temps, tu pourrais voir Cabanel quand il viendra à l'atelier». **Mais** Cabanel est malade **et** Gaudemaris, malade lui **aussi**, ne peut se rendre à Paris avant l'ouverture du salon. L'ami Tollet **va** alors retoucher le tableau à sa place : «**Je** vais essayer de reprendre les deux choses qui clochent le plus **c'est** à dire les mains de la Madeleine et la tête de l'un **de tes** anges, et puis, comme tu dis «à la grâce de Dieu»>!. Quelques jours après Cabanel rend enfin visite à Tollet dans son atelier. La critique du maître est encourageante «Il **a** trouvé la composition très bien, le sujet lui plaît beaucoup, en sa qualité de provençal. Il a grande confiance en **sa** réception au Salon. Il lui conseille **comme** tout le monde de beaucoup soigner son dessin. C'est l'avis absolument général, il faut qu'il s'y mette très sérieusement. Et le jour où il saura dessiner, il aura une place brillante dans la peinture française. Cabanel m'a dit : «**Je** sais bien qu'il y a quantité de Puvis de Chavanne qui ne sont pas mieux dessinés, mais **ne** le dites pas à votre **ami**. Ce **n'est** pas **un** exemple à suivre. C'est une pierre dans le jardin d'un camarade, les grands hommes ont leur petit côté»... (14).

Jusqu'au dernier moment Henry de Gaudemaris est resté dans l'incertitude de la réception de **sa** toile. En effet, deux lettres de Tollet datées du même jour, le quatre avril 1886, écrites successivement le matin et l'après midi lui annoncent son échec puis sa réception! Les saintes Maries **ont** cependant bien été exposées au Salon de Paris sous le n° 1016 du catalogue (15).

Trois ans plus tard, le tableau est signalé comme l'une des deux toiles religieuses ornant la sacristie de l'église des Saintes-Maries. Il y était encore bien après la deuxième Guerre Mondiale, mais est aujourd'hui disparu (16).

Le correspondant de revues artistiques

Parmi les activités d'Henry de Gaudemaris, il convient **de** signaler **sa** contribution à des revues parisiennes : Le moniteur des Arts **et** le Journal des Artistes.

Le 20 novembre 1882, il reçoit d'Adolphe Chérié, directeur-propriétaire du Moniteur des Arts, <<<le titre et les

fonctions de correspondant officiel pour Lyon, le Rhône et les départements limitrophes» ce qui l'oblige à envoyer régulièrement des comptes-rendus des expositions (17).

La même année, commence un échange épistolaire avec Henry Esmont, rédacteur en chef du Journal des Artistes, qui lui écrit, dès le 30 mai : «Le journal des artistes a publié dans son dernier numéro (3) le compte rendu que vous m'avez envoyé, il publie dans son numéro 4 qui paraît demain les statuts de votre association, montrant ainsi **sa** bonne volonté de devenir plus tard l'organe spécial des artistes de province. C'est dire que les colonnes vous sont ouvertes». Il précise peu après que «jusqu'à nouvel ordre ils ne s'occupent fort peu des théâtres», ce qui concerne la peinture, la sculpture et au besoin l'art industriel nous touche bien davantage. Cependant, **s'**il peut vous être agréable de faire passer de courts articles concernant le théâtre de Lyon, je vous promets de les insérer». **Il** lui conseille vivement de faire partie du comité de l'exposition lyonnaise, ajoutant que **cela** ne doit pas lui être difficile, et lui demande de transmettre dès impression le programme règlement de l'exposition et ultérieurement le catalogue (18).

Sociétaire des amis des Arts de Lyon

En 1884, Henry de Gaudemaris figure pour la première fois dans le livret de la 47ème exposition: comme membre de la commission exécutive **et** parmi les souscripteurs. **Il** avait été en effet nommé lors de l'assemblée générale du 30 novembre 1883 (19).

Cette société fondée en 1836, **organisait** chaque année un salon de peinture et de sculpture. Membre du comité d'organisation, Gaudemaris correspond avec de nombreux artistes soucieux de savoir **leur tableau** bien placé. Ainsi Paul

Hippolyte Flandrin qui envoie pour le salon de 1885 «La fille de Jaire» un **grand** format (trois mètres hors cadre) qu'il redoute de voir rester dans **sa** caisse ! (20). Tollet de son côté, expose régulièrement **deux ou** trois toiles. On remarque en 1886, le «portrait de Madame la Comtesse de G...» (21). Il s'agit très certainement de l'un des deux portraits de Louise de Gaudemaris qui avait fait l'admiration de l'«oncle Angel» venu dîner chez ses neveu: «ton portrait est superbe, j'en fais mon compliment à l'artiste car un fonds rouge est difficile à mener». Tollet, lui, avait reçu les compliments du «grand maître» (22).

La société des amis des Arts avait à Paris un membre correspondant qui avait pour mission de rencontrer les artistes et de sélectionner leurs envois. Pour l'exposition de 1886, **c'est** Auguste Legras qui occupe ce poste. Il est remplacé l'année suivante par Tollet (23). C'est auparavant Flandrin qui avait été pressenti «car son nom seul donnait un certain cachet qui ne pouvait que bien faire auprès des artistes». Devant son refus, Gaudemaris est chargé par Ernest Gayet, président de la Société, de transmettre l'offre à Tollet, «avec lequel on aura l'avantage d'avoir des rapports directs pendant son séjour à Lyon et que nos collègues du moins **la** plus part voient avec plaisir» (24). Ce dernier acceptant consacre alors le dernier mois de l'année à des visites d'ateliers en essayant de convaincre les peintres d'envoyer des tableaux au salon de Lyon. Ces courses «à la recherche du tableau introuvable» sont rendues difficiles par le fait qu'il les a commencées un peu tard. Ainsi «beaucoup n'ont rien **ou** des oeuvres inachevées ou vendues. **Et puis** justement cette année il **y a** une grande exposition à Nantes où ils ont presque tous envoyé ce qu'il avaient. C'est une exposition très importante qui n'avait **pas eu** lieu depuis quinze ans et qui ne compte pas moins de quinze cents toiles. La société a organisé une loterie. Ils ont parait-il 100.000 billets à 1 franc placés. Aussi beaucoup espèrent être achetés **et ne** veulent pas retirer leurs toiles»... Cependant **il** estime que «cela n'est peut être pas un **mal** car vous aurez assez d'oeuvres intéressantes pour faire vos acquisitions. Déjà les quelques noms connus **et** les envois de l'Etat seront une attraction pour le public» (25).

L'intérêt des peintres est en effet d'envoyer des oeuvres qui seront acquises par des collections publiques. Aussi la perspective de l'achat du tableau peut-elle être une motivation pour une éventuelle participation. C'est en outre pour les collections publiques une façon **de** s'accroître dans des conditions plutôt avantageuses (26). Mais le tandem Gaudemaris- Tollet est visé par un article de presse, dénonçant la partialité de ses choix, sa main-mise sur la société qui elle aussi **n'est** pas épargnée : «<La Société dite des Amis des arts se prépare à ouvrir **son** Salon - ou plutôt sa chapelle annuelle». Déjà **elle** a rendu ses verdicts d'admission ou de refus. Ces messieurs de la Commission ont comme l'année précédente, donné **carte** blanche à deux organisateurs, messieurs de Gaudemaris peintre amateur, et Tollet jeune peintre discuté. De cette façon **le** Salon de la Société des Amis des Arts a été ouvert aux artistes sympathique à MM. de Gaudemaris et Tollet, fermé **aux** infortunés qui n'ont pas l'heur de plaire à MM. Tollet et de Gaudemaris. Tous ceux qui trouvent que M. Tollet a beaucoup de talent sont à la cimaise tous ceux qui admirent les productions de M. de Gaudemaris, ont un jour favorable. **Pour les** autres, raca! «L'influence des autres membres de la commission ne s'exerce qu'à propos de questions qui sont simplement du domaine de la cagoterie appliquée à la peinture. Ainsi ces messieurs sont intraitables dès qu'apparaît à leurs yeux **une** figure nue. Le mouchoir de Molière sort aussitôt de leurs poches, **et** c'est vraiment un édifiant spectacle de voir la **pudeur** rougissante qui colore d'une teinte vermeille le front de M. de Cazenove et les joues de M. Gayet. D'ailleurs ceci n'est **pas** un blâme **mais** une simple constatation. Ces messieurs proclament eux-mêmes et bien haut qu'ils ne font pas de l'art, **quas** n'ont nullement pour but d'encourager les peintres et la peinture, mais qu'ils se bornent à satisfaire ce qu'ils croient **être** les goûts et les tendances de la Société dite des Amis des Arts»(27)

Cette critique toutefois n'a empêché ni la continuation de la carrière de Tollet, qui deviendra «<le portraitiste plus connu de Lyon» (28), ni celle de Gaudemaris dont un autre tableau «L'offrande à Minerve» sera exposé au **Salon de Paris** en 1889. De cette personnalité attachante nous n'avons envisagé dans un premier temps que les débuts prometteurs de sa production picturale **et** son engagement **dans** le monde des arts. Les oeuvres de la maturité en particulier les **décos** des églises de Sainte-Croix, Fontaines-sur-Saône, Beauregard et Denicé feront l'objet d'un autre article.

Christine FEUILLAS

NOTES:

(1): Sur l'histoire **de** Massillan, voir Henry **de** Gaudemaris, Notes pour servir l'histoire de la commune d'Uchaux et principalement à celle du château de Massillan, B.A.O. n°110 mai-août 1988,

pp. 5-18.

(2): «En expédition dans la province d'Alger», par Henry de Gaudemaris, sous-lieutenant au Régiment Etranger, officier d'ordonnance du **général** Cérez commandant la colonne du centre, d'après ses notes et souvenirs, 13 pages dactylographiées avec **carte**

retracant l'itinéraire, photographies et dessin (Archives privées).

(3) Henry de Gaudemaris; La famille de Gaudemaris et ses alliances, registre manuscrit et illustré, p. 57 (Archives privées). (4): Henry de Gaudemaris, Ibidem, p. 123. (Archives privées).

(5): Elisabeth Hardouin-Fugier et Etienne Grafe, La peinture lyonnaise au XIXe siècle, Paris, Les Editions de l'Amateur, 1995, p.104 et p.107.

(6) Lettre datée de Cannes le 5 mars 1885 (Archives privées).

(7): Lettre d'Alphonse de Gaudemaris de Cannes le 5 mars 1885 (Archives privées)

(8): Lettre datée de Cannes le 6 avril 1886 (Archives privées)

(9): Bonnassieux, «Michel Dumas peintre lyonnais (1812-1885), Revue du Lyonnais, sept-oct. 1886, recueil historique et littéraire, tome II, 5e série, Lyon, 1886, pp. 185-201 et pp. 318-338

(10): Tony Tollet (1857-1953). Elève de l'école des Beaux-Arts de Lyon, il remporte en 1879, le prix de Paris permettant au lauréat de compléter ses études en trois ans aux Beaux-Arts de Paris. Devenu l'élève de Cabanel, il obtient le second grand prix de Rome en 1885. Voir compte-rendu de la conférence de René Derouille «Tony Tollet, peintre lyonnais» par Pierre Renaudin, in «Rive Gauche», Revue de la société d'Etudes d'histoire de Lyon rive gauche du Rhône, n°74, septembre 1980, pp.6-7.

(11) Lettre datée de Paris 30 mars 1884 (Archives privées)

(12): Lettres datées de Paris 13 mars et 11 avril 1885 (Archives privées)

(13) lettres datées de Paris du 12 janvier 1885 et du 20 février 1886 (Archives privées).

(14) Lettres datées de Paris du 27 février et du 4 mars 1886 (Archives privées).

(15): publié par la société des Artistes français, p. 83.

(16) J. Delvincourt, Impressions d'un touriste sur le pèlerinage des Saintes-Maries (en Camargue), Montpellier, Imprimerie Gustave Firmin, 1889, pp.25-26....» la première, peinte par un artiste lyonnais, M. de Gaudemaris, représente la barque des saintes Maries poussée doucement par la main des anges vers la Camargue. La sérénité qui brille sur le visage du Christ, le groupement et l'harmonie de la scène donnent une haute idée du style du peintre. M. de Gaudemaris appartient à l'école mystique de Flandrin; il en a la poésie, la couleur, le dessin». En note, l'auteur précise que «cette toile a figuré honorablement au Salon de 1886». De nombreux membres de la famille d'Henry de Gaudemaris (petits-enfants et arrière-petits-enfants) se souviennent d'avoir vu ce tableau dans l'église des Saintes, malheureusement détérioré dans sa partie basse. Est-ce pour cette raison qu'il aurait été déplacé ? Toujours est-il qu'il n'est plus en possession de la paroisse ainsi que nous l'a confirmé l'actuel curé, M. l'abbé Morel (février 1998). (17): Lettre d'Adolphe Chérié du 20 novembre 1882

'(18) Lettre d'Henry Esmont des 9 juin et 2 novembre 1882. Dans la seconde, il lui fait part de ses projets de «syndiquer toutes les sociétés des arts de province et organiser des expositions dans les villes qui n'en font point d'ordinaire. La correspondance conservée nous apprend que cette collaboration est encore effective en avril 1887. Cependant, il sera intéressant pour la suite de nos recherches de compulsier ses collections de journaux afin de recenser les articles fournis par Gaudemaris. Une lettre de Paul Duprey, rédacteur, du 7 février 1886 lui reproche sa sévérité dépourvue d'explications : «Soyez assez bon pour donner à vos critiques un caractère plus bienveillant. Vos deux articles nous attirent les réclamations les plus vives. Un journal comme le nôtre vit des artistes et nous ne sommes pas complètement libres à leur égard» La suite de la lettre nous apprend que les réclamations ont été formulées par trois artistes dont l'un est un ami du directeur !

(19): p.VI et P.XVII. Lettre du secrétaire de la société du 30 novembre 1883 (Archives privées). (20): Lettres de Paris des 24 décembre 1884 et 16 janvier 1885 (Archives privées).

(21) Livret explicatif des ouvrages de peinture, sculpture, dessin, gravure etc. Admis à l'exposition de la Société des Amis des Arts de Lyon, 1886, 49ème exposition, p.116, n°545.

(22): Lettre d'Angel Joyard (s.d). Dans une lettre à Henry de Gaudemaris, Tollet le prie de «remercier Madame de Gaudemaris... de la peine qu'elle s'est donnée pour faire un bon portrait» et «de bien vouloir (lui) pardonner les petits ennuis qu' (il a) pu lui occasionner en exposant son second portrait». Paris, 20.02.1886 et lettre de Tollet à Louise de Gaudemaris... « Votre portrait, Madame, lui a fait grand plaisir, il m'en a fait des compliments, je puis donc espérer qu'il sera bien placé au Salon»... Paris, 11 mars 1886 (Archives privées). Ces deux portraits sont toujours propriété de ses descendants.

(23): Livrets d'exposition de la société lyonnaise des Amis des Arts 1886 et 1887,

p.VI.

(24): Lettre du 19 septembre 1886. Le 25 septembre il le félicite pour l'accomplissement rapide de sa mission auprès de Tollet, auquel il écrit le même jour «non pas pour lui confirmer officiellement sa nomination mais pour l'informer» qu'il va «réunir la

commission qui seule peut lui donner un titre officiel»... <<affaire de pure forme et qu'il peut se considérer **dès à présent** comme notre représentant>> (Archives privées).

(25) : Lettre de Paris le 14 décembre 1886. Parmi **ces noms** connus, figurent Eugène Carrière, 3ème médaille en 1885, Royer Lionel, 3ème médaille 1884, **second prix de Rome**, Roussel ancien élève de Cabanel (lettre de Paris du 9 décembre 1886). Il signale **en outre** que déjà 300 toiles ont été reçues (lettre de Paris **du** 17 décembre 1886) - (Archives privées).

(26) : «J'ai vu Cabanel, mais il n'y pas beaucoup de chance d'avoir quelque chose **de** lui pour cette année. Il m'a cependant demandé de retourner le voir, il allait sortir, **et** qu'il penserait à cela. Il voudrait je crois avoir un tableau au Musée de Lyon, et c'est dans cet espoir qu'il **enverrait**, mais comme je te le dis, il ne faut **pas** y compter beaucoup.» (Paris, 4 décembre 1886); «J'ai vu Maillard qui nous **enverra**. Je voudrais surtout qu'il nous envoie son tableau que tu connais et **qui** est si beau «**l'amour berger**». Tu en as **certainement** vu des photographies **ou des** gravures. S'il avait quelque espoir **de** l'acheter, il l'**enverrait** bien au Salon de Lyon, et même au Musée. **Je** crois que ce serait un bon tableau et bien dans les conditions pour être acheté **par** la ville, qui ferait en même temps une bonne affaire. C'est un tableau qui quoique très **connu** n'est pas **sorti** depuis longtemps **de** son atelier, il n'a jamais cherché à le **vendre**, quoiqu'un anglais lui en ait offert 1 200 **francs**. Si on lui offrait 6 ou 700, peut-être moins, mais **à** condition d'être placé dans un musée, il le **laisserait**» (Paris, 6 décembre 1886); «Je viens de déjeuner avec Monsieur **Grand**, il me conseille **de** t'écrire au **sujet** de J.P. Laurens **et de te demander de** vouloir bien **demain** voir M. Gayet pour **savoir** si on peut prendre un engagement moral de lui acheter son tableau, il n'y **aura pas** d'autres **moyens** pour le décider. Ce tableau **est** bien, ce n'est **pas** une **de** ses meilleures toiles, mais il est bon marché à 6 000 francs. M. Grand pense qu'on pourrait l'avoir à 5 000.» (Paris, 17 décembre 1886). (27) :Article de Paul Bertnay «La vie lyonnaise» paru **dans** le Courrier de Lyon du 12 janvier 1887.

L'auteur s'élève également contre les acquisitions faites **par** la ville qu'il qualifie de «petites horreurs». Il termine son **article** en

- 9 -

- 10-

espérant <<faire comprendre à la municipalité qu'elle est bien naïve de prêter **ses** salles du musée à une Société qui se **moque d'elle**, qui fait **de** la réaction militante et qui étouffe de parti pris toutes **les expansions** de nos jeunes artistes, au profit de quelques vieux **ou** jeunes élus secrétaires **dans** la petite chapelle, **et** ce pour la plus grande gloire de la **catégorie** bien pensante» Cette coupure **de presse** se trouvait dans l'une des deux liasses de correspondance.

Des recherches complémentaires devraient nous permettre **de** vérifier s'il s'agit d'une critique isolée et d'évaluer ses retombées **sur** la poursuite de cette action **commune** et sur le **devenir** de la Société des Beaux Arts.

(28) Elisabeth Hardouin-Fugier et Etienne Grafe, *op. cit.*, p.280.

3

1

1: Henry de Gaudemaris par Tony Tollet

Huile / bois, 0,27 x 0,215 m.

Collection particulière

Cliché Philippe Abel.

2: Claude Léon Cramail du Tronchay

Dessin à la plume et encre noire par Henry de Gaudemaris dans «La famille de Gaudemaris **et** ses alliances,» p.122.

Cliché Philippe Abel.

3: Le dénicheur d'aigle

Huile /toile; 1,78 x 0,90 m

Signé **et** daté en **bas à gauche** : Henry **de** Gaudemaris 1884, cliché Philippe Abel.

4 les **Saintes Maries** de la Mer conduites par les **Anges** sur les côtes de Provence

Signé en bas à gauche Henry de Gaudemaris 1886
Reproduction d'une photographie ancienne.